

1. Ponce-Denis Écouchard-Lebrun, poète lyrique français (1729 – 1807)

Ode

Sur le vaisseau *Le Vengeur*

Au Sommet glacé du Rhodope,
Qu'il soumit tant de fois à ses Accords touchants,
Par de timides Sons le Fils de Calliope
Ne préludait point à ses Chants.

Plein d'une Audace Pindarique,
Il faut que des hauteurs du sublime Hélicon,
Le premier Trait que lance un Poète lyrique
Soit une Flèche d'Apollon.

L'Etna, Géant incendiaire,
Qui, d'un front embrasé, fend la Voûte des Airs,
Dédaigne ces Volcans dont la froide Colère
S'épuise en stériles Eclairs.

À peine sa Fureur commence,
C'est un vaste Incendie et des Fleuves brûlans.
Qu'il est beau de Courroux, lorsque sa Bouche immense
Vomit leurs Flots étincelans !

Tel éclate un libre Génie,
Quand il lance aux Tyrans les foudres de sa Voix ;
Telle à Flots indomptés sa brûlante Harmonie
Entraîne les Sceptres des Rois,

Toi, que je chante et que j'adore,
Dirige, ô Liberté ! mon Vaisseau dans son Cours.
Moins de Vents orageux tourmentent le Bosphore
Que la Mer terrible où je cours.

Argo, la Nef à voix humaine,
Qui mérita l'Olympe et luit au front des Cieux,
Quel que fût le succès de sa Course lointaine,
Prit un Vol moins audacieux,

Vainqueur d'Eole et des Pléiades,
Je sens d'un souffle heureux mon Navire emporté ;
Il échappe aux Ecueils des trompeuses Cyclades,
Et vogue à l'Immortalité.

Mais des Flots fût-il la Victime,
Ainsi que le VENGEUR il est beau de périr ;
Il est beau, quand le Sort vous plonge dans l'Abîme,
De paraître le conquérir.

Trahi par le Sort infidèle,
Comme un Lion pressé de nombreux Léopards,
Seul au milieu de tous, sa fureur étincelle ;
Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la Guerre ;
Le Fer, l'Onde, la Flamme entourent ses Héros.
Sans doute ils triomphaient ! mais leur dernier Tonnerre
Vient de s'éteindre sous les Flots.

Captifs !... la Vie est un outrage :
Ils préfèrent le Gouffre à ce bienfait honteux.
L'Anglais, en frémissant, admire leur Courage ;
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers d'une Mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats.
De ces Républicains l'Ame n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau Trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglans.
Voyez-les défier et la Vague et la Foudre
Sous des Mâts rompus et brûlans.

Voyez ce Drapeau tricolore
Qu'élève, en périssant, leur Courage indompté.
Sous le Flot qui les couvre, entendez-vous encore
Ce Cri : Vive la Liberté !

Ce Cri !... c'est en vain qu'il expire,
Etouffé par la Mort et par les Flots jaloux.
Sans cesse il revivra répété par ma Lyre.
Siècles ! il planera sur vous !

Et vous ! Héros de Salamine,
Dont Thétis vante encor les Exploits glorieux,
Non ! vous n'égalez point cette auguste Ruine,
Ce Naufrage victorieux !

2. Mercœur, Élisabeth (1809-1835)

Vers à...

Les fers aux pieds, ma pénible existence,
Des lois du sort subissant la rigueur,
Cherchant la gloire et trouvant l'indigence,
Est enchaînée au bague du malheur!
Ah! puissiez-vous, accueillant ma prière,
Prendre en pitié la pauvre prisonnière,
Qui n'a rien fait pour mériter ses maux;
Parler au sort, le gronder de sa haine,
Et le contraindre à me rendre ma chaîne
Moins lourde de quelques anneaux!

3. Grouard, Marie-Laure (dite Marie-Laure), 1822-1843

A M. L. Ulback

Vous m'avez dit un jour: "Jeune fille poète,
Ne chantez point votre âme et cachez votre cœur;
La femme, parmi nous, doit demeurer muette,
Renier ses amours et garder sa douleur".

Et moi je vous réponds: "Dites à la tempête,
Aux grands vents, aux grands flots, d'étouffer leur fureur;
Faites taire au vallon l'écho fort qui répète
Ou le cri de souffrance ou le cri du bonheur;

Dites au rossignol, sous la grande ramée,
Que son accent fait peine à votre âme alarmée...
Qu'il se taise toujours... Défendez au reclus

D'invoquer l'espérance et la liberté sainte;
Faites taire tout bruit, tout chant et toute plainte:
Quand tout sera muet, je ne chanterai plus".